

---

## RÉCIT

---

### 1914-1918. Basècles à l'heure allemande.

#### Un témoignage (2<sup>ème</sup> partie).

##### **Les déportations.**

Il y eut de nombreux déportés à Basècles (525 selon l'abbé Gorlia dans son histoire de Basècles). Le lieu de réquisition était situé à l'école de la Roë à Péruwelz. La principale levée eut lieu le 15 janvier 1917. M. Ledru en garde encore un souvenir particulier : une cicatrice au genou gauche suite à une brûlure. En fait, ce jour-là, tôt le matin, un groupe d'hommes dont son père, s'était formé chez lui, avant de partir à Péruwelz. Quant à lui, assis avec les pieds posés sur la base du poêle, il assistait aux préparatifs. Comme il s'était mis en équilibre instable, sa chaise bascula et son genou gauche alla toucher le pot non protégé du poêle. Dans l'après-midi, son père revint, mais plusieurs de ses amis furent déportés. L'un d'eux, Emile Cardon, parti plus tard, décéda à Hal le 11 septembre 1918.

Une levée importante fut opérée le 26 février 1918. Il y en eut d'autres puisque Daniel Ledru fut appelé le 11 juin 1918 et envoyé avec d'autres Baséclois travailler au dépôt de munitions d'Aniche. Agé de quinze ans et demi, il était le plus jeune déporté du village. Il revint malade trois mois plus tard.

Les récalcitrants étaient amenés au camp disciplinaire de Sedan. La dernière levée fut massive. Elle eut lieu quelques jours avant la retraite des Allemands. Le frère aîné, Moïse Ledru, partit une quinzaine de jours, toujours à pied, vers Waterloo. Il revint avec des voisins tirant une charrette sur laquelle ils avaient placé leurs bagages.

##### **Les installations allemandes.**

A un certain moment, le couvent fut aménagé en "Lazarett" (hôpital militaire). Un dépôt de vivres fut installé dans certains locaux de l'usine Octave Battaille. Des Baséclois furent réquisitionnés pour y travailler. Ce dépôt reçut dans son voisinage deux petites bombes. L'une d'elles tomba dans la cour de l'ancienne brasserie Patin, en face d'une porte d'écurie, blessant ou tuant un cheval. - Il s'agit de l'actuelle ferme voisine du passage à niveau de Basècles Faubourg (Photo n°1). - Quant à la seconde bombe, selon le témoignage d'une nonagénaire, Léontine Durieux, habitant le long de la route Mons-Tournai, face à l'usine, elle tomba dans une prairie existant alors à l'emplacement de l'actuelle cour de l'usine. Un éclat traversa d'ailleurs un volet de son habitation encore visible aujourd'hui.

De la poudre fut aussi emmagasinée dans les bâtiments de l'usine d'engrais désaffectée de Dubrunfaut qui fut rasée en 1979, mais l'usine d'engrais avait disparu depuis quelques dizaines d'années.

La principale installation militaire allemande fut le dépôt de munitions, dont la création remontait à 1916. Couvrant plusieurs hectares, il était limité par les rues de Condé, de Grandglise, Grande et la ligne de chemin de fer Blaton-Gand. Clôturé par un treillis de deux mètres de hauteur, il était continuellement gardé par des sentinelles accompagnées de chiens.



Photo n°1 : Basècles. Quartier du Faubourg. A droite du passage à niveau, l'ancienne brasserie Patin avec sa grange en face. Editeur Descamps-Legrand, Stambruges, 1913.



Photo n°2 : Basècles. La route de Blaton où se trouvait le dépôt de munitions allemand. A l'avant-plan, le château Bernard. Edition Maison Delbar Roland, Basècles, vers 1930.

Dans cette enceinte se situaient les bâtiments des carrières Legrand, Bleu, Bernard et plusieurs autres. Le château Bernard servait de bureau, les occupants ayant été obligés d'évacuer (Photo n°2). Une cave-abri avait été aménagée en face de l'actuel château Carlos Bernard en bordure de la rue de Blaton. Deux bombes lancées d'un avion allié tombèrent non loin du dépôt, dans le jardin du château précité. Elles détruisirent deux des trois silos qui y avaient été aménagés pour dissimuler le contenu de la cave à vin. Quant au troisième, il fut retrouvé intact après la guerre !

La grue-locomotive électrique des ateliers de Roucourt fut amenée au dépôt pour assurer la traction des wagons. Elle était la propriété de Louis Marlier, beau-père du général Louis Boël, lui-même père du lieutenant Louis Boël décédé dans un camp de concentration en 1940-45.

Des civils ainsi que des prisonniers russes et anglais travaillèrent au dépôt, ces derniers étaient hébergés dans les classes communales des garçons situées sur la Grand-Place. Ils étaient conduits au dépôt sous la garde de soldats allemands. Leur campement de la Grand-Place était aussi entouré d'un solide treillis et un couloir donnait accès à une classe un peu plus éloignée. Extérieurement à ce couloir, la sentinelle allemande assurait la garde tout en interdisant à la population de leur apporter de la nourriture alors qu'ils étaient affamés. A ce propos, comme il était interdit d'emporter ce qui était distribué à la soupe scolaire, M. Ledru trompa "Louis", le préposé à la fouille des poches et des cartables, afin de pouvoir porter sa "couque" aux Anglais. Pour ce faire, il introduisit celle-ci entre la doublure et le tissu de son veston, un caban cachant la grosseur émergeant du dos. Arrivé sur la Grand-Place, il mit une pierre dans la "couque" afin de lui donner plus de masse et ainsi de pouvoir mieux la jeter. Passant d'un arbre à l'autre, quand la sentinelle avait le dos tourné, il s'approcha assez près pour être sûr que le pain arrivât à destination, ce qui fut fait au moment opportun. Les malheureux se jetèrent pour le ramasser. La sentinelle le poursuivit et sans doute pour l'effrayer, le mit en joue. Bien entendu, il fut vite loin...

### **Des souvenirs particuliers...**

Un matin, en allant chercher du lait au-delà du passage à niveau, M. Ledru vit un gradé allemand, une grande brute, matraquant et allongeant sans arrêt des coups de pied à un ouvrier civil du chemin de fer. Celui-ci marchait devant l'Allemand le long de la voie et tomba plusieurs fois. Cette scène brutale se prolongea sur plus d'une centaine de mètres jusqu'à la gare du Faubourg.

A distance, il aperçut une autre fois plusieurs ballons d'observation allemands tomber en flammes. Ces ballons captifs étaient la cible des avions alliés qui, sortant des nuages, les mitraillaient quand ils n'avaient pas été rappelés au sol assez vite.

Un avion anglais fut abattu par un chasseur allemand le vendredi saint de 1917; il tomba à peu de distance du château de Malmaison, sur le territoire de Tourpes.

Aussitôt après la guerre, un bruit courut qu'un poste émetteur-récepteur de télégraphie sans fil aurait fonctionné, sous l'occupation, chez Jules Délépine, propriétaire à l'époque du château Daudergnies. Les petits-enfants et arrière-petits-enfants sont effectivement au courant de quelque chose sans pouvoir donner plus de précisions. M. Jean-Claude Renson, l'arrière-petit-

fil, possède encore une petite boîte renfermant des contacts en cuivre qui pourraient bien être des éléments dudit poste. Ils proviennent de Louis Bleu, gendre de Jules Délépine.

Vers la fin de la guerre, les Allemands manquaient de pneus pour leurs vélos. En remplacement, ils utilisaient des roues à double jantes concentriques distantes de 3 ou 4 centimètres. L'intervalle était occupé par des petits ressorts compressibles. Ces engins étaient particulièrement bruyants sur les routes pavées.

Il existait à Grandglise un terrain d'aviation où travaillaient des prisonniers russes. Ceux-ci affamés, fabriquaient différents objets en aluminium, dont des bagues, qui étaient échangées contre une tartine !

### **La fin de la guerre.**

Lors de l'avance des Alliés, les Basèclois virent arriver des évacués français. Les chariots étaient tirés par de gros boeufs attelés à la tête. Ces bêtes avançaient lentement d'un pas lourd. Les tout derniers jours avant leur départ, les Allemands avaient miné les carrefours. Courant de gros risques, les riverains enlevèrent presque toutes les mines, les transportèrent sur une charrette à bras et les jetèrent dans une carrière désaffectée inondée et en voie de comblement où elles sont vraisemblablement encore aujourd'hui, à dix ou quinze mètres de profondeur, dans l'ancien "Trou Antoine" à la Porte à Camp. Des mines explosèrent cependant au passage à niveau, aux voies du chemin de fer, dont un bout de rail fut projeté à trois ou quatre cents mètres (Photo n°3). Les voûtes de la Verne et de la fausse Verne sautèrent également. Les mines endommagèrent un bâtiment de la brasserie Patin, le carrefour du "Fouan" en anéantissant la maison voisine. Les annexes de la brasserie Patin furent transformées après la guerre pour élargir la route. La fausse Verne fut supprimée et le "Fouan", démoli en 1918, fut reconstruit après la guerre.

Les Allemands quittèrent le village précipitamment et heureusement il n'y eut pas de combat.

### **L'arrivée des Anglais.**

L'arrivée des éclaireurs cyclistes anglais provoqua du délire parmi la population. Ils furent même tirés de leur vélo pour être embrassés. Une vieille femme retenant l'un d'eux par le bras lui dit : "Enn' va-t-in nié, em'fié, y sont co lauvau". L'Anglais, qui ne comprenait rien, riait de tout son coeur.

Les trous ouverts par les mines au passage à niveau et à la fausse Verne furent comblés par des volontaires du voisinage. Un passage fut aménagé au pont Monveneur, où passe la Verne. Dès le lendemain, Basècles fut traversé par de nombreuses troupes britanniques, dont des compagnies indiennes et néo-zélandaises. Certaines étaient à cheval ou montées sur des mulets. Il y avait également de gros camions à traction par chaînes.

Dans les semaines qui suivirent, la famille Ledru logea chez elle trois chauffeurs et convoyeurs prénommés George, William et Robert. Ils restèrent environ six semaines. Lors de leur départ, Robert remit un dictionnaire de poche anglais-français et français-anglais. Il répétait sans cesse "Never forget". Dès son retour à Liverpool, il envoya sa photo avec sa femme et son enfant. Touchant témoignage d'amitié que cela...

Durant le séjour des Anglais, le roi George V vint visiter ses troupes. Il descendit de voiture près de l'église et fit à pied un trajet d'environ un kilomètre, ses soldats étaient rangés de chaque côté de la route. Quant aux prisonniers, les rôles étaient inversés. Matin et soir, des camions anglais passaient et repassaient chargés de prisonniers allemands se rendant ou revenant du travail. Les gamins leur lançaient des pierres à leur passage.

Les Anglais aménagèrent quelques terrains de football, notamment dans une prairie appartenant à Jean-Baptiste Bocquet et située entre la rue des Préaux et la rue d'Ath. Les matches amicaux entre militaires se déroulaient surtout le dimanche après-midi. Ils attiraient de nombreux Basèclois qui ne connaissaient que très peu ce sport. En outre, l'engouement pour les libérateurs était tel que les garçons collectionnaient les boutons et les insignes des uniformes anglais. M. Ledru en posséda d'ailleurs plusieurs kilos. On pouvait y lire : "Honni soit qui mal y pense". Fiers étaient alors ceux qui pouvaient obtenir une casquette ! Certains parents confectionnèrent même des uniformes pour leurs enfants...

### **Des accidents regrettables.**

A leur départ, les Allemands avaient laissé des munitions au dépôt et de la poudre chez Dubrunfaut. Abandonnés sans aucune surveillance, ces explosifs furent à l'origine de plusieurs accidents dus à l'imprudence.

René Debroy, âgé d'une quinzaine d'années, voulut vider un détonateur à l'aide d'un clou. Le détonateur explosa dans sa main, lui arrachant plusieurs doigts et mutilant les autres. François Destrebecq, employé au bureau de chômage situé à la rue d'Ath (actuellement rue Gaston Destrebecq), commit la même imprudence et perdit aussi plusieurs doigts. Daniel Ledru voulut percuter une douille à l'aide d'une pointe de marbrier et d'un marteau. La douille s'ouvrit en deux, un morceau lui pénétra dans la cuisse. Nicolas Fiacre, âgé d'une dizaine d'années, s'était rendu au dépôt de poudre et s'en était rempli les poches. Revenu chez lui, il s'amusa à brûler un à un les petits disques noirs qu'il puisait dans ses poches; malencontreusement, il y en introduisit un incomplètement brûlé. Sa réserve s'enflamma, communiquant le feu aux vêtements. Grièvement brûlé, il fut transporté à l'hôpital par les Anglais. Il en revint très mutilé. L'accident le plus grave eut lieu le 13 novembre 1918 au dépôt de munitions, soit deux jours après la signature de l'armistice. Il coûta la vie à trois jeunes garçons :

- Raymond Masurelle, fils de Jean-Baptiste Masurelle. Né à Basècles le 15 avril 1908, il décéda peu après son admission à l'Hôpital Civil de Tournai, le jour même de l'accident. Il était âgé de dix ans et demi. Il fut inhumé à Tournai, au cimetière du Sud.
- Henri Masurelle, fils d'Emile Masurelle, était né le 2 février 1915 et était cousin de Raymond. Il décéda également à Tournai à l'Hôpital Civil le 30 novembre 1918. Il était âgé de trois ans et demi et fut également inhumé au cimetière du Sud à Tournai.
- Félix Destrebecq, fils de Gustave Destrebecq, était né à Basècles le 9 juin 1904. Ainsi que les précédents, il décéda à l'Hôpital Civil de Tournai, en cours de convalescence, le 19 février 1920, à près de 16 ans. Il fut ramené au cimetière de Basècles et inhumé dans le caveau de famille.

Ces enfants avaient été pris en charge par les services sanitaires anglais. D'abord amenés au couvent de Basècles, où une infirmerie militaire avait été installée, ils furent ensuite transportés à l'hôpital. Dès ce moment, l'accès au dépôt fut rigoureusement interdit. Ce drame jeta la plus

No 7. BASÈCLES-STATION

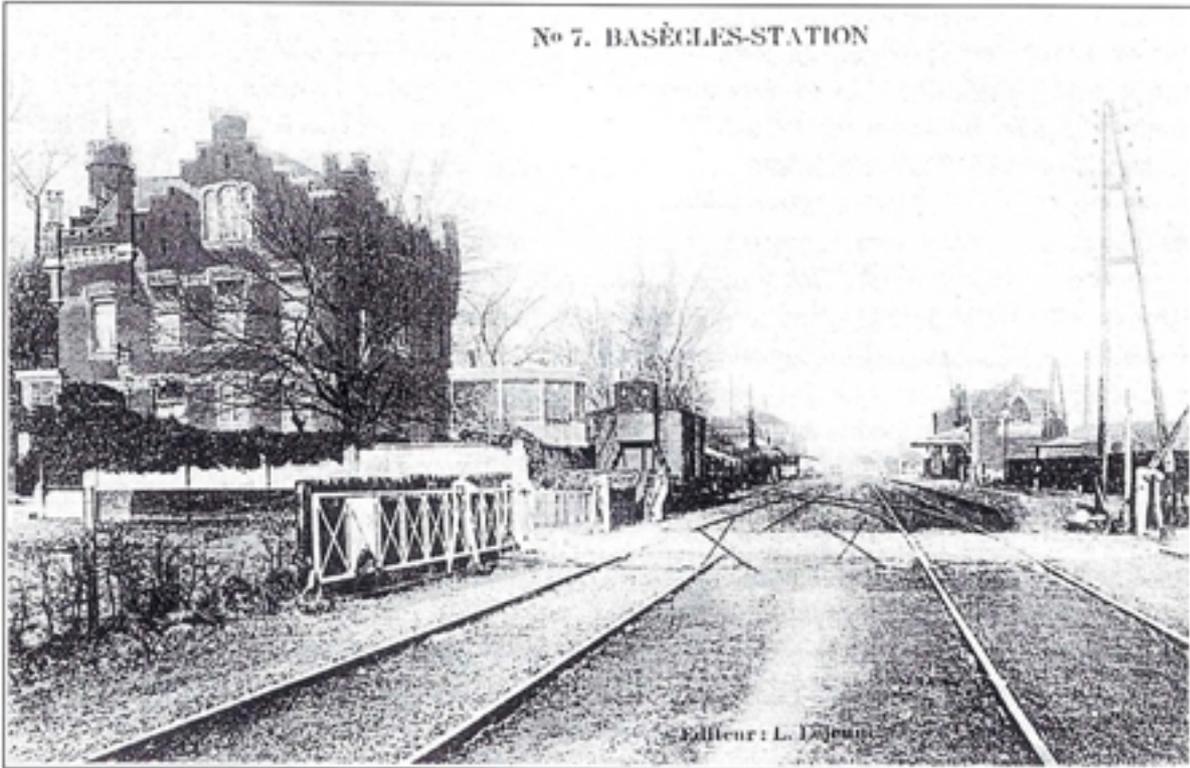


Photo n°3 : Le passage à niveau de la gare de Basècles Station (ou Basècles Faubourg). Les croix indiquent l'emplacement de l'explosion des mines en novembre 1918. C.P. Edit. L. Lejeune, 1909. Phototypie M. Marcovici Bruxelles.



Photo n°4 : Le monument aux morts, sur la Place de la Victoire. A remarquer les canons allemands disposés à droite et à gauche. C.P. Edit. L. Lejeune, vers 1925.

vive consternation dans tout le village. Une compagnie de soldats belges fut enfin envoyée pour nettoyer le dépôt et... plusieurs de ces militaires épousèrent par la suite des jeunes filles de Basècles.

### Les retours.

Peu à peu, les soldats belges et les déportés rentrèrent. Sur 162 soldats partis, 17 ne revinrent plus. D'autres part, onze déportés et prisonniers politiques manquèrent à l'appel. Certains corps furent ramenés au village, dont plusieurs par le camion hippomobile de Vital Caulier, oncle de Gabriel Ledru.

Lentement, les usines rouvrirent leurs portes et le commerce reprit. Toutefois, la communion solennelle qui devait avoir lieu comme d'habitude le dimanche de la Passion, fut reportée au 29 mai 1919, jour de l'Ascension, à la demande des parents qui éprouvaient des difficultés à habiller les enfants. Ce fut le cas pour notre témoin.

Parmi les soldats rentrés, certains avaient été prisonniers aux Pays-Bas, d'autres en Allemagne. D'autres encore, blessés sur le front ou malades, avaient été envoyés en Angleterre, où ils travaillèrent.

Le 7 novembre 1920, un monument commémoratif fut inauguré sur l'emplacement de l'ancien cimetière situé rue des Préaux (Photo n°4). Trois faces du monument portent les noms de tous les morts de la guerre à l'exception de celui du soldat Louis Saffre, disparu, mais dont les parents espéraient encore le retour. L'emplacement de son nom fut laissé libre, il l'est encore. Deux petits canons allemands disposés de chaque côté de la stèle subsistèrent de nombreuses années. Aux extrémités du mur de clôture, face à l'actuelle rue des Préaux, sont placées deux pierres sur lesquelles on lit sur la première : "Ce mémorial est placé sous la protection des braves combattants et de la population entière" et sur la seconde : "Passant, c'est ton devoir de vivant de respecter cet ancien cimetière 1830-1898". Au milieu du mur du fond du parc, un monument porte les noms des anciens bourgmestres.

Par la même occasion, la rue changea de nom, elle devint la Place de la Victoire où furent bâties trente maisons en 1930-32, tandis que le premier tronçon du Pré-à-Parchon prit le nom de rue des Déportés.

Enfin, pour garder le souvenir du vieux calvaire englobé dans l'enceinte de l'ancien cimetière où la procession Saint-Druon s'arrêtait le lundi de la Pentecôte, un reposoir en plein air est aménagé, chaque année, face au monument. La procession continue de s'y arrêter comme par le passé. De même, toutes les manifestations patriotiques qui ont lieu dans la commune se rendent au monument de la Place de la Victoire pour y déposer des fleurs.

Propos recueillis par Pierre BACHY